Yellow Object - Loïe Fuller Manual by Ola Maciejewska - 2015

Inspirée par la nouvelle combinaison de robe destinée à la danse théâtrale inventée par Loïe Fuller en 1895, Ola Maciejewska explore le potentiel de devenir objet du corps du danseur à travers le mouvement des tissus. Tout comme Loïe Fuller, la jeune artiste souhaite enclencher le mouvement et la fabrication d'images à partir des objets qui l'entourent. Subjugué par ces danses hypnotiques, l'œil du spectateur voit les corps se transformer en créatures hybrides, en figures étranges : tour à tour, une fleur, une flamme ou encore un oiseau semblent apparaître.
« Je travaille à partir de Loïe Fuller pour mettre en évidence cette qualité spécifique de mouvement produite par la relation entre le corps et les objets, parce que je m'intéresse justement à l'hybride et à l'hybridation des choses. », Ola Maciejewska

© Martin Argyrogio

par Michel Enrici

Les flux de la création

Avec la 14e Biennale de Lyon, l'art contemporain s'enrichit de nouvelles attitudes et de concepts innovants. Les *Mondes flottants* - titre de la manifestation - dont l'art et la tradition culturelle japonaise se réclament depuis toujours, alimentent la proposition et la pensée d'Emma Lavigne, commissaire invitée, en décloisonnant la perception des modes de pensée et d'agir des créateurs. Les territoires sont ici sans frontières, les pulsions créatrices se font voyages, les œuvres d'artistes confirmés et/ou celles de nombreux artistes révélés par la manifestation sont des aventures en devenir. Tout se meut/mue, flotte et dérive vers des gestes surprenants. Porté par la volonté de Thierry Raspail, créateur historique de la biennale, Lyon propose donc à chacun de retrouver une fluidité lacustre comme l'impensé de notre désir d'art.

Entretien avec Emma Lavigne, commissaire invitée de la 14e édition de la Biennale de Lyon

Quelques jours avant un voyage au Japon, j'apprends dans un dossier de presse particulièrement bien construit que la 14e Biennale de Lyon se place dans la logique d'un commentaire de la modernité portée par un concept, une histoire et une rêverie : Les monde flottants. *Mizoguchi, particulièrement attentif à ce XVIIe siècle florissant, serait heureux de constater que perdure la fascination devant une représentation du monde où les limites s'estompent tout autant que le centrage de la notion de territoire.*

Nous serions curieux de savoir comment cette notion, complexe, s'est installée entre Thierry Raspail, directeur artistique de la Biennale de Lyon - (le donneur de mot[1]) - et vous-même, Emma Lavigne, commissaire invitée ?

J'ai souhaité explorer la persistance d'une certaine définition du "moderne" dans l'art contemporain - ce moderne que Baudelaire envisage comme « le transitoire, le fugitif, le contingent, la moitié de l'art dont l'autre moitié est l'éternel et l'immobile » - et comment ce concept continue à irriguer la création actuelle dans le contexte d'une mondialisation galopante générant une constante mobilité et l'accélération des flux, cette "liquidité" du monde et des identités analysée par Zygman Bauman. Le sociologue décrit la société contemporaine comme une constante mobilité

La biosphère en feu, 1976 - Image d'illustration pour le synopsis de Julien Discrit

Par sa pratique artistique, Julien Discrit souhaite créer une nouvelle cartographie du monde, faire l'expérience du temps, explorer la tension entre le visible et le dissimulé. Prenant pour sujet l'exposition universelle de 1967 à Montréal et le dôme géodésique dessiné par l'architecte Buckminster Fuller a cette occasion, son film *67-76* se veut être une parenthèse temporelle entre 1967 et 1976, année ou ce même dôme prit feu. Centré autour de la reconstitution de cet incendie, l'œuvre a pour but de mettre en relief les enjeux de cette époque : questionnements au sujet du mode de vie, du rapport à l'environnement et à la Nature en général.

générant la dissolution des relations et des identités, le déracinement des individus "hypermodernes". Empruntant son titre au mot japonais ukiyô, qui envisage le monde dans son impermanence et dans son processus de renouvellement, source de liberté et de créativité, la Biennale place au cœur de ses enjeux les attitudes libertaires d'artistes qui ne cessent de repousser les limites de l'œuvre d'art afin de l'ouvrir, encore davantage, sur le monde.

Notre curiosité va aussi vers le côté impressionnant de cette Biennale c'est à dire son organisation et sa mise en œuvre. Pour être unique en France, cet événement n'a pas livré tous ses secrets. Ma question se veut comme un hommage aux cohortes de compétences et au mode si particulier du management artistique. Pour avoir approché d'autres grandes biennales, sans doute pouvez-vous nous dire comment l'on fait avancer un tel attelage et comment vous qualifieriez les compétences réunies.

La Biennale de Lyon est une aventure collective, initiée par Thierry Raspail et Thierry Prat en 1991, qui s'appuie sur une équipe chargée de composer tous les deux ans avec un commissaire invité une cartographie de l'art contemporain, autour d'un mot, d'un concept, l'autre, le moderne… Il y a une envie partagée, plus que des principes de "management artistique", qui anime la Biennale de Lyon afin de faire résonner sa spécificité dans le concert sans cesse démultiplié des biennales d'art contemporain. Ce regard porté sur *l'ici et maintenant* est une expérience que chaque commissaire tisse avec l'équipe de production restée soudée depuis les origines de la Biennale et qui connaît parfaitement le terrain, tous les rouages et les outils qui permettent à la Biennale d'exister. Elle peut alors s'inscrire dans une mémoire, dans un récit écrit par les différents commissaires, dont certaines figures très inspirantes, telles que Harald Szeemann, commissaire de la Biennale en 1997.

Sans réduire l'événement - qui est plus qu'un choix d'artistes- la logique veut que l'on sacrifie à la question des noms comme à l'inquiétude que produisent les listes, le casting ***en un mot.***
Bien entendu cette question n'est pas à la hauteur du ukiyô ***qui a traversé l'histoire de l'art et votre réflexion, mais les questions les plus subtiles ne trouvent-elles pas en fin de compte leurs réponses dans leur incarnation ?***
Pourriez-vous à propos des artistes présentés esquisser une "carte du Tendre", l'image d'un réseau, une image peut-être interstellaire qui justifie ou permet de constater leurs rencontres ?

Shimabuku, *When Sky was Sea,* 2002 - Courtesy de l'artiste et Air de Paris

Shimabuku crée les conditions de scenarios poétiques, dont il documente la gestation comme la réalisation. Performatives, parfois absurdes ou loufoques, ses interventions permettent de renouveler l'intensité du regard que l'on porte sur le monde contemporain, ses bizarreries merveilleuses mais également la violence ou l'arbitraire de ses transactions sociales. Souvent issues de rencontres impromptues, ses trajectoires empruntent de nombreuses bifurcations.
Au Grand Parc de Miribel-Jonage, Shimabuku propose de mettre métaphoriquement le monde sans dessus dessous en transformant le ciel en paysage. *(Veduta p.06)*

La Biennale de Lyon est envisagée comme un espace d'expériences, de découvertes et de redécouvertes, affranchie de "têtes d'affiches" susceptibles d'attirer les visiteurs. La sélection des artistes s'est faite selon d'autres critères. L'un de ses critères par exemple est la façon dont le "moderne", mot proposé par Thierry Raspail, pouvait être encore un déclencheur de formes pour certains d'entre eux, comme Ernesto Neto inspiré par les formes biomorphiques de Hans Arp, qui confie commencer son œuvre là où s'arrête le sculpteur. Dans le cadre des quarante ans du Centre Pompidou, certains chefs-d'œuvre d'art moderne viennent ainsi ponctuer le parcours, élargir la perception occidentale que l'on a du concept de moderne, permettre de comprendre combien les œuvres spatiales d'un Fontana transparaissent en filigrane dans les démarches de l'artiste colombien Icaro Zorbar ou du Thaïlandais Pratchaya Phinthong. La biennale s'inscrit par ailleurs au cœur d'un territoire dont l'identité s'est en partie façonnée par l'omniprésence de l'eau, dans cette ville "née des eaux", traversée par le Rhône et la Saône, et génère une topographie inspirée d'Édouard Glissant pour lequel « la pensée archipélique convient à l'allure de nos mondes. Elle en emprunte l'ambigu, le fragile, le dérivé. Elle consent à la pratique du détour ». Certains artistes, tels Rivane Neuenschwander, Marco Godinho, Julien Creuzet font l'apologie de cette poétique du chaos, de la dispersion, du nomadisme et de la circulation. À l'image de l'immense voile blanche *White Wide Flow* de Hans Haacke ou des cerfs-volants de *When The Sky was the Sea* de Shimabuku, les *Mondes flottants* accueillent les œuvres d'artistes souvent traversées par le vent des soulèvements, des fulgurances poétiques et déflagrations esthétiques contemporaines. De cette sensibilité partagée naissent parfois des rencontres, une forme de constellation ouverte.

Question subsidiaire pour, si j'ose dire, entrer dans le dur : les artistes français sont bien représentés (souvent encore peu connus du grand public) tandis que les artistes historiques ne manquent pas de tenir leur place (Jean Arp…) parmi lesquels quelques gloires des décennies précédentes (Hans Haacke…). Avez-vous constaté, lors de la présentation de votre projet aux artistes, de la curiosité des uns à l'égard des autres, au-delà du strict intérêt d'être invités à la 14e Biennale de Lyon ?
Est-ce attractif pour un artiste d'être montré au sein d'une lecture d'époque ou d'un concept ?
Hans Haacke a été un des premiers artistes invités à participer à la Bien-

© Conradin Frei

Ari Benjamin Meyers, *The Art,* 2016, Courtesy the artist and Esther Schipper, Berlin

Créé de toutes pièces grâce à un appel à projet d'Ari Benjamin Meyers, le groupe de musique pour la performance *The Name of this Band is The Art* joue un ensemble de versets et de chorus composé par l'artiste. Ce repertoire complexe formé pour *The Art* constitue une base à partir de laquelle l'improvisation et la liberté d'interprétation sont possibles. Ephémère, l'œuvre ne laisse pas derrière elle une trace pérenne, mais plutôt un ensemble de souvenirs et d'histoires qui résonneront encore dans l'esprit des visiteurs.

nale. Cela était important pour moi d'exposer certaines de ses œuvres qu'il envisage comme des écosystèmes qui réagissent à l'environnement, aux visiteurs et qui tissent un pont entre le mouvement Zero dans les années cinquante et des recherches plus contemporaines comme celles de Céleste Boursier-Mougenot par exemple. De plus en plus de biennales ou encore récemment la Documenta proposent un ancrage plus historique de l'art contemporain, tentant de nouvelles lectures du présent, le confrontant à d'autres postures sur lesquelles nous avons davantage de recul ou qui réapparaissent riches de sens. Même si les *Mondes flottants* participent de cette tendance, il s'est agi pour moi de composer un paysage mobile et atmosphérique du monde d'aujourd'hui qui se recompose sans cesse, d'y questionner la place de l'individu. Comme dans la littérature de J.G. Ballard, les personnages qui l'habitent apparaissent dans un état transitionnel, sur le seuil d'un espace qu'ils ont déjà abandonné, comme déterritorialisés, à l'image des hommes encapsulés dans les chrysalides de Dario Villalba ou des fantômes célestes d'Apichatpong Weerasethakul qui captent les flux et pulsations frénétiques de notre monde électrique.

Nous aimerions enfin bien comprendre grâce à votre témoignage, ce que produit dans le parcours affectif ou culturel d'un individu la fonction de "commissaire". Adoubement, reconnaissance, saveur de l'auto-prescription, liberté supposée, frisson de l'ego, gain d'autorité, exposition de soi ? Où se trouve la vérité intime de votre action ?

Cette invitation a déjà commencé par une relecture des précédents projets d'expositions que j'avais pu réaliser, afin de mesurer combien ce concept de moderne avait pu être pour moi également un déclencheur de trajectoires qui m'ont guidée jusqu'à l'art le plus contemporain. Ainsi l'attitude des pionniers de la musique moderne tels que Debussy ou Erik Satie, imaginant tour à tour des musiques de "plein air" et "d'ameublement", qui conduisait à laisser échapper la musique des espaces qui lui étaient dévolus, a été décisive dans la construction de l'exposition Espace Odyssée en 2003 à la Cité de la musique dans une scénographie de Dominique Gonzalez-Foerster. De même, la danse libre d'Isadora Duncan dansant au rythme de l'océan et son invitation à « danser sa vie » a conduit à l'exposition éponyme réalisée avec Christine Macel au Centre Pompidou en 2011. Il y a certainement dissimulée, sous-jacente, non pas une "exposition

de soi", mais une sensibilité assez mélancolique du monde que je partage avec certains des artistes que j'ai souhaité inviter, une conscience que l'art, selon les mots de Jacques Rancière, est une expérience collective de "partage du sensible", et un espace de liberté sans limites.

Nous irons à Lyon constater si "le monde flottant" de 2017 ressemble à celui de l'époque d'Edo, entre le fruit et l'image d'une prospérité, l'évocation des délices du sens, la vertu que l'on donne au spectacle et surtout l'affirmation de la faculté de son rayonnement. La culture japonaise s'était forgé pendant cette période une belle assurance sachant qu'elle commençait à émettre à la fois une image conquérante mais aussi déjà une mélancolie définitive diffusée comme un parfum.

Avez-vous anticipé le moment de la clôture de la 14e Biennale de Lyon ? Vous y êtes-vous préparée ? Et quel pourra être votre mot de la fin ?

La Biennale rassemble certaines œuvres qui restent délibérément ouvertes, dans un état fragmentaire, parfois inachevé, laissant transparaître la pensée d'Umberto Eco, dans son ouvrage *L'œuvre ouverte*, 1965, qui envisageait l'œuvre comme un « champ d'événements » ouvert au hasard d'un devenir accidentel. L'enjeu est de révéler l'œuvre d'art comme « un infini contenu dans le fini », selon les mots de Luigi Pareyson. J'aime quand un récit en engendre un autre, ou lorsqu'une œuvre en génère une autre et j'espère que pour certains artistes la Biennale sera une halte, un port d'attache pour imaginer d'autres projets, laissant les flux de la création nous amener vers d'autres contrées, d'autres projets.

1. Depuis sa création en 1991, Thierry Raspail, directeur artistique de la Biennale de Lyon, propose à chaque commissaire invité de réfléchir à un mot donné pour trois éditions. La Biennale de Lyon 2017 est le second tome d'une trilogie autour du mot « moderne », et c'est avec ce mot que Thierry Raspail a invité Emma Lavigne, directrice du Centre Pompidou-Metz, à imaginer cette 14e édition, à la Sucrière et au macLYON.

4e Biennale de Lyon, du 20 septembre 2017 au 7 janvier 2018 - www.biennaledelyon.com

Céleste Boursier-Mougenot, *clinamen* (détail), 2013 Courtesy Galerie Xippas et Paula Cooper Gallery

Plasticien et musicien de formation, Céleste Boursier-Mougenot redéfinit les modalités d'émission de l'oeuvre sonore et de sa réception. Sa demarche s'inscrit dans l'esthétique du détournement hérité de Dada et de Fluxus et s'inspire également de l'attitude *Do it Yourself* qui traverse toute la scène musicale new-yorkaise, du punk à la musique expérimentale. À partir de situations ou d'objets les plus divers, dont il parvient toujours à extraire un potentiel musical, il l'artiste génère des formes sonores qu'il qualifie de vivantes. *clinamen v2* de Celeste Boursier-Mougenot se présente comme une piscine bleutée, à la surface de laquelle des bols de porcelaine blanche évoluent et tintinnabulent, créant ainsi un paysage visuel et auditif à la fois apaisant et immersif. Les récipients, qui se percutent dans un bassin circulaire sous l'effet d'un léger courant, produisent une mélodie similaire à celle générée par des bols tibétains. Étroitement liée à l'architecture du dôme géodésique de Buckminster Fuller, l'installation se transforme en constellation sonore et en une expérience d'écoute exceptionnelle.

© Christian Markel, Céleste Boursier-Mougenot

by Michel Enrici

The Flux of Creation

The 14th Lyon Biennial shines a new light on contemporary art with innovative concepts and approaches. Its title Les Mondes flottants *(Floating Worlds) - a notion ingrained in Japanese artistic and cultural traditions - reflects curator Emma Lavigne's wish to eliminate boundaries by extending beyond given ways of perceiving and considering art. Works are presented as adventures in the making, set free on the oceans of creativity.*

Interview with Emma Lavigne, guest curator of the Biennale de Lyon's 14th edition

How remarkable that the ancient Japanese *ukiyo-e* genre continues to exude fascination. How did the idea for *Floating Worlds* arise?

In response to Thierry Raspail's invitation, I wished to examine the persistence of Baudelaire's definition of the modern: "Modernity is the transient, the fleeting, the contingent; it is one half of art, the other being the eternal and the immovable." The notion continues to flow through contemporary art today. Society is awash with the "soluble nature of relationships and identities" as Zygman Bauman writes, causing uprooted "hyper moderns" at a time when intense globalisation creates constant mobility and a particularly fluid state of affairs. Japanese ukiyo-e considers the world impermanent within a process of continued renewal. This vision permits great freedom and creativity, which is exactly what contemporary art needs and the Biennale offers.

Substantial know-how and manifold skills manage the Biennial's logistics. How do you make it happen?

The Biennale de Lyon is a collective venture that Thierry Raspail and Thierry Prat started in 1991. Examining the here and now as a close-knit team is a thrilling experience that is driven by the desire to share. The Biennale's unique nature unites us and gives us necessary momentum.

The Lyon Biennial extends far beyond a mere list of top-of-the bill artists. Which connections and encounters have occurred thanks to your choices?

The Lyon Biennial is to be experienced, discovered and rediscovered. The "modern" theme can give rise to forms, such as when Ernesto Neto draws upon Hans Arp's biomorphic shapes. Similarly, in the artistic practices of the Colombian artist Icaro Zorbar and Pratchaya Phinthong from Thailand, one can discern Lucio Fontana's spatial art. Furthermore, Lyon has two rivers running through it, and this is what Édouard Glissant draws upon. He finds that "archipelago thinking matches the pace of our lives through its ambiguity, fragility and derivatives. It allows variations and permits détournement." Other artists like Rivane Neuenschwander, Marco Godinho, and Julien Creuzet take on the poetics of chaos, dispersion, and mobile lives. Mondes flottants *also features projects carrying winds of change and insurgency, with poetic bursts and explosive esthetics. It all creates interesting encounters in a vast galaxy of connections.*

Little known artists are shown alongside selected historical greats and eminent artists from decades past. Have the varied practices stimulated mutual curiosity?

Hans Haacke considers his works ecosystems that react to their surroundings and visitors, thereby creating links with the 1950s Zero movement and with younger artists such as Céleste Boursier-Mougenot. Mondes flottants *gives rise to many mobile environments and atmospheres that continuously change. Connections and curiosity abound.*

How is it for a curator? Is it also a personal journey for you?

I started by reviewing previous exhibitions of mine to see to what extent the notion of "modern" had set off trajectories. Pioneers of modern classical music found ways to create new musical worlds, and this was decisive for Espace Odyssée *in 2003, with Dominique Gonzalez-Foerster designing the stage set. Similarly, Isadora Duncan dancing to the sound of the sea and her suggestion to "dance your life" led to the eponymous exhibition at the Centre Pompidou, co-curated with Christine Macel in 2011. It is of course never a matter of exhibiting my inner self, but much resonates with me. This also makes it personally enriching.*

We will go see how Lyon's floating worlds compare to those of the Edo period, at a time when Japanese culture was very confident and victorious but also permanently melancholic. How will it be when this Biennale ends?

Certain works in the Biennale will deliberately remain open. They're in a fragmentary, at times unfinished state, which reflects Umberto Eco's thinking in The Open Work *(1965). It is a good thing when one event leads to another. The flux of creation always carries us to new places and new projects.*

1. Since its creation in 1991, Thierry Raspail, the artistic director of the Biennale de Lyon, asks the guest curator to reflect on a specific term devoted to three editions. The 2017 Lyon Biennial is the second volume of a trilogy about the word "modern" for which, Emma Lavigne, director of the Centre Pompidou-Metz, was asked to develop this edition at the Sucrerie and at the MacLYON.